

folklore

REVUE TRIMESTRIELLE
HIVER 1954

77

REVUE FOLKLORE

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Directeur du Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire :

René NELLI

Conservateur du Musée des Beaux-Arts
de Carcassonne.

Directeur du Laboratoire d'Ethnographie régionale
de Toulouse.

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement : 100 fr. par an - Prix du numéro : 30 fr.

Adresser le montant au

“ Groupe Audois d'Études Folkloriques ”, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“ Folklore ”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome XII

17^{me} Année — N° 4

HIVER 1954

Folklore (17^{me} année - n° 4)

Hiver 1954

SOMMAIRE

Charles JOISTEN

Contes folkloriques de l'Ariège
(deuxième série)

LA REVUE

Les Livres

Contes Folkloriques DE L'ARIÈGE

(DEUXIÈME SÉRIE)

III

La fleur de laurier ⁽¹⁾

Il y avait un père qui avait trois fils. Il a dit à l'aîné :

— Si tu me portes la Fleur de Laurier, tu seras héritier.

Sa mère voulait pas le laisser partir :

— Tu la trouveras pas ! Tu la trouveras pas !

Ça lui faisait de la peine de le laisser partir. Le fils, il a voulu partir malgré sa mère. Alors sa mère lui a fait la musette, lui a donné du pain, du vin, une omelette; et il a pris sa canne et il est parti. Il est parti loin, loin de la maison, dans une grande forêt pour aller chercher la Fleur de Laurier. Quand il a été dans la forêt, il marchait dans un petit sentier, il a été fatigué, il s'est reposé là. Du temps qu'il mangeait, une dame est venue et cette dame lui a demandé un peu de pain, qu'elle avait faim cette dame. Il lui a dit :

— Non, non, je ne veux pas vous en donner, il me fait bien besoin pour moi.

La Sainte Vierge ne s'est pas fait connaître; elle lui a dit :

— Qu'est-ce que tu fais là, petit ?

Le petit lui a dit :

— Mon père il m'a dit que si je lui portais la Fleur de Laurier il me ferait héritier. Et je ne la trouve nulle part, il lui a dit.

Il l'avait cherchée dans toute la forêt. Elle a pensé en elle-même :

— Tu la trouveras pas, la Fleur de Laurier, tu es un mauvais garçon.

Il est reparti à force de chercher sans la trouver. A la maison, son père lui a dit :

(1) Ce conte correspond au type 780 du répertoire Aarne-Thompson. Voir ma première série de contes, note 2, p. 1.

— Tu l'as trouvée la Fleur de Laurier ?

— Non, je ne l'ai pas trouvée.

Le second des frères a dit :

— Papa, je veux partir, je crois que je la trouverai !

Il est parti, il a trouvé la dame comme le premier, il n'a pas voulu lui donner du pain et lui non plus il ne l'a pas trouvée. Il est rentré à la maison et il a dit à son père :

— Je l'ai cherchée par toute la forêt et je ne l'ai pas trouvée !

Alors le troisième, le plus jeune, il a dit à son père et à sa mère :

— Moi je veux partir, je veux trouver la fleur de Laurier.

Sa mère lui a dit :

— N'y va pas, mon petit. Tu vois que tes frères l'ont pas trouvée, tu ne la trouveras pas !

Alors le petit a insisté :

— Maman, laisse-moi partir, je veux aller la chercher moi, laisse-moi partir.

Alors elle lui a fait la musette comme à ses frères, du pain, du vin, du saucisson; et il est parti. Quand il a été dans la forêt, il a rencontré une fontaine et il s'est assis à côté de la fontaine pour goûter, qu'il était fatigué. Il a mangé le déjeuner qu'il portait. Alors une femme lui est apparue, une dame est venue à côté de lui. Cette dame lui a demandé :

— Qu'est-ce que tu fais là, petit ?

Il lui a dit :

— Je suis venu chercher la Fleur de Laurier parce que mon père il m'a dit que si je l'apportais, je serais l'héritier.

Elle lui a dit :

— Tu veux pas, petit, me donner un morceau de pain, que j'ai faim ?

Le petit lui a répondu :

— Oui, madame, quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

Le petit lui a donné du pain et du saucisson.

— Tenez, madame.

Elle lui a répondu :

— Merci, mon petit; je vois que tu es bien aimable, que tu es bien sage, que tu aimes les pauvres. Merci mon petit.

Elle n'en a pas voulu.

— Je suis la Sainte Vierge. Tu es plus aimable que tes frères. Je leur ai demandé du pain et ils ne m'ont rien donné. Puisque tu es si bon, je vais t'enseigner la Fleur de Laurier. Depuis cette fontaine, regarde cette fleur au pied de ce rocher, tu en prendras une branche.

Le petit y est allé couper une branche et il est parti en chantant vers sa maison. Et il chantait :

*Tran la la,
Tran la la,
J'ai trouvé la Fleur de Laurier,
Je serai l'héritier !*

Alors, en s'approchant, il descendait une petite montagne. Ses frères l'ont entendu qui disait :

*Tran la la,
Tran la la,
J'ai trouvé la Fleur de Laurier,
Je serai l'héritier !*

Ils se sont dit :

— Il porte la Fleur de Laurier, il sera l'héritier, nous autres nous sommes obligés de partir de la maison !

Les deux frères ils ont dit :

— Il faut aller le tuer !

Après il l'ont rencontré, il était dans un pâturage. Ils se sont approchés de lui et ils l'ont tué et ils l'ont enterré dans un tas de pierres. Puis ils sont rentrés à la maison avec la Fleur de Laurier.

Après, un beau jour, il y avait un pâtre qui gardait les moutons. Il s'est approché de ce tas et il a vu un instrument comme une trompette, comme un os. On disait que c'était la Ste Vierge qui avait fait ça. Il a pris cette flûte, cette trompette et il l'a mise à la bouche. Et cette trompette se met à dire :

*Oh ! pâtre,
Oh ! très bon pâtre,
Ce n'est pas toi qui m'as tué,
Pour la Fleur de Laurier.*

Alors ce pâtre est descendu au village et partout il la faisait sonner cette trompette. Bon Diou ! les gens étaient tous curieux d'entendre cet homme. Il y avait un marchand dans le village qui lui a dit :

— Est-ce que vous voulez vendre la trompette, monsieur ?

Il lui a répondu :

— Non, je ne veux pas la vendre, je veux la garder pour moi.

Et l'autre il a insisté.

— Vendez-la moi, vendez-la moi.

Il la voulait. Alors il lui a dit :

— J'en veux six-cents francs.

Six cents francs ça valait une fortune en ce temps-là. Alors le pâtre la lui a vendue. Le marchand a mis la trompette à la bouche et la trompette lui a dit :

*Oh ! marchand,
Très bon marchand,
Ce n'est pas toi qui m'as tué,
Pour la Fleur de Laurier.*

Le marchand il est allé de village en village et il faisait toujours sonner la trompette. Elle disait toujours la même chose :

Oh ! marchand...

Et alors, figurez-vous que ce marchand est allé au village de ce petit. Il s'est mis à faire sonner la trompette qui disait toujours :

Oh ! marchand...

Alors le père et la mère et la sœur de ce garçon ils ont entendu ça et ils se sont dit :

— Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

Ils ont dit au marchand :

— Voulez-vous nous vendre cette trompette par hasard ?

— Oh ! non monsieur !

Le père et la mère lui ont dit :

— Il faut que vous nous la vendiez, il faut que vous nous la vendiez !

Ils ont insisté :

— Combien vous en voulez ?

Il leur a dit :

— J'en veux deux mille francs.

Et il leur a donné la trompette. Une fois vendue, le père a mis cette trompette à la bouche et elle s'est mise à chanter :

*Oh ! père,
Très bon père,
Ce n'est pas toi qui m'as tué,
Pour la Fleur de Laurier.*

Mon Dieu ! la mère quand elle a entendu ça, elle lui a dit :

— Prête-moi la trompette.

Elle l'a mise à la bouche et la trompette s'est mise à chanter :

*Oh ! mère,
Ma bonne mère,
Ce n'est pas toi qui m'as tué,
Pour la Fleur de Laurier.*

Oh ! le père et la mère quand ils ont entendu ça.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que ça veut dire ?

Alors la sœur lui a dit :

— Maman, fais-moi passer cette trompette.

Elle l'a mise à la bouche et la trompette s'est mise à chanter :

*Oh ! ma sœur,
Ma très bonne sœur,
Ce n'est pas toi qui m'as tué,
Pour la Fleur de Laurier.*

Et toujours elle répétait la même chose cette trompette. Alors ses frères qui l'avaient tué, ils ont dit à leur sœur :

— Prête-nous la trompette.

C'est là, maintenant, *avertit la conteuse*. L'un des frères a mis la trompette à la bouche et elle s'est mise à chanter d'une voix très sombre et méchante :

*Oh ! frère,
Très mauvais frère,
Oui c'est bien toi qui m'as tué,
Pour la Fleur de Laurier.*

Et toujours pareil, toujours pareil. Alors l'autre frère lui a dit :

— Prête-la moi pour voir.

Elle s'est mise encore plus enragée :

*Oh ! frère,
Très mauvais frère,
Oui c'est bien toi qui m'as tué,
Pour la Fleur de Laurier.*

Figurez-vous son père et sa mère quand ils ont entendu ça ! Ils leur ont dit :

— C'est vous qui avez tué votre frère, c'est vous autres qui l'avez tué ! Polissons !

Le père leur en a dit de tout.

— C'est comme ça que tu crois être héritier ?

Il en a attrapé un, il l'a battu, il lui a donné des coups par la figure, l'a jeté par l'escalier et il est mort. Il a fait pareil à l'autre. Et maintenant c'est fini.

(Conté en octobre 1953 par Vve Marie Rouzard, 71 ans, ancienne cultivatrice, Montgailhard. Vaut pour Nalzen, — canton de Lavelanet —, son village natal. Elle tient le conte de feu son père).

IV

L'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de toutes les Vérités (2)

Il y avait une fois trois petites filles qui étaient sorties de l'école. En chemin elles se dirent :

— Si nous allions à la forêt chercher des fagots de bois pour notre maman, elle nous embrasserait bien, elle serait bien contente.

(2) Aa-Th. type 707.

Alors quand elles furent dans le bois, elles se mirent à ramasser du bois et à causer. Marie dit :

— Je serais heureuse si j'étais la femme de ménage du roi !

Et Jeanne elle dit :

— Moi je serais heureuse d'être sa cuisinière !

Et alors, Rose elle dit :

— Moi, je serais heureuse d'être la femme du roi ! Il me semble que si je me mariais avec le roi, j'aurais trois petits enfants, deux garçons et une fille, qui auraient tous les trois sur le front la lune et le soleil. Ils seraient merveilleux !...

Dans un moment, elles entendirent un bruit et virent un chien de chasse. Le roi était caché, il écoutait la conversation de ces petites filles. Il sortit de derrière un arbre et les petites filles se sont un peu effrayées de voir qu'il y avait un homme. Il leur dit :

— N'ayez crainte, mes enfants; je ne suis pas pour vous faire du mal, je suis le roi, je suis en chasse. J'ai entendu votre petite conversation qui m'a beaucoup plu.

Il dit à Marie :

— Toi, tu seras, comme tu le désires, ma femme de ménage. Toi, Jeanne, tu seras ma cuisinière, et toi Rose tu seras ma femme un jour. Vous repartirez à la maison; et dans quelque temps j'irai pour demander ta main à tes parents.

Il les salua et continua sa route. Les petites filles se mirent à courir, elles oublièrent les fagots et s'en retournèrent à la maison. Elles ne firent pas attention aux paroles du roi parce qu'elles ne le connaissaient pas. Elles étaient trop jeunes pour se rendre compte. Mais le roi n'oublia pas sa promesse. Marie devint la femme de ménage du roi et Jeanne sa cuisinière. Et un beau jour il alla se présenter chez les parents de Rose; il leur dit :

— Je viens vous demander la main de votre petite.

— Et qui êtes-vous ? demanda la mère.

— Je suis le roi.

— Oh ! monsieur, on voudrait bien vous la donner; mais nous sommes tellement pauvres, vous ne pouvez pas accepter la main de notre fille.

— Madame, je ne vous demande que votre fille; j'en ai assez pour elle, je ne vous demande que sa main.

— Monsieur, si cela vous va, nous autres c'est avec plaisir, mais on n'ose vous le dire.

— Je suis le roi. Gardez bien votre fille qu'elle soit bien sage et dans quelque temps je viendrai pour l'épouser.

Cela encore traîna quelques années. Les parents l'avaient déjà oublié; et voilà qu'un beau jour, le roi se présente :

— Voilà qu'aujourd'hui c'est le jour où je vais épouser votre fille, où elle sera ma femme.

Et les parents très heureux de marier leur fille avec le roi, la lui donnent. Ils se marient. Le roi était heureux et Rose encore davantage. Seulement la guerre, malheureusement, a éclaté et cinq jours après, le roi fut obligé de partir.

Alors tout fut changé. Il avait sa mère, le roi; et la mère n'avait jamais pu encaisser que son fils ait épousé la fille d'un paysan. Elle ne pouvait pas la sentir, elle ne l'aimait pas et lui faisait une vie très dure. Rose pleurait soir et matin, elle pleurait son mari qu'elle aimait tant. Voilà : au bout de neuf mois elle eut trois enfants et ils avaient au front la lune et le soleil. Ils étaient splendides !

Alors la mère du roi disait à sa belle-fille que son mari ne l'aimait plus, qu'il ne voulait pas la voir. Et c'était tout le contraire. Le roi écrivait tous les jours des lettres à sa femme en lui disant de bien se soigner; mais comme elle ne savait pas lire, sa belle-mère lui disait toujours le contraire de ce que son fils lui écrivait.

Quand les enfants ont été nés, on les a portés vivants dans une caisse pour les noyer dans la rivière. Et il y avait à côté du château du roi une maisonnette où habitait une femme méchante qui aidait beaucoup la mère du roi à faire des méchancetés contre la pauvre Rose. Et cette femme elle avait une chienne qui avait fait trois petits chiens. Et avant qu'elle reprit connaissance, on lui a enlevé les enfants et on a mis les chiens à la place pour les lui montrer. La belle-mère avait écrit à son fils que sa femme avait eu trois chiens à la place des enfants et elle avait dit à sa belle-fille qu'il ne voulait voir ni enfants, ni elle. Et c'était le contraire ! Quand elle reprit connaissance, on l'enferma dans une cave du château avec du pain sec et de l'eau.

Alors il y avait un pêcheur qui ne vivait que de la pêche. Il aperçut une caisse sur l'eau qui avait l'air de peser et avec le filet il la fit venir. Il prend cette caisse, il l'apporte à la maison sans l'ouvrir. Il dit à sa femme :

— Regarde ce que j'apporte, je crois avoir attrapé de quoi nous nourrir.

Et quand ils l'ont ouverte ce fut trois enfants, deux garçons et une petite fille, qui avaient au front la lune et le soleil. Et ces gens-là avaient un fils de deux ans. Alors le père il dit :

— Qu'est-ce que nous ferons ? Nous allons rapporter cette caisse à la rivière, à la mer grande, peut-être quelqu'un la repêchera...

La mère elle dit :

— Gardons ces enfants, peut-être qu'ils nous porteront bonheur un jour; nous les élèverons avec le nôtre.

Alors ils les gardèrent. Et ces enfants faisaient des grands progrès et dans peu de temps ils étaient aussi grands que le leur. On aurait dit quatre frères. La mère commençait à peigner la petite et en les peignant il leur tombait des louis d'or de la tête. Alors elle appela son mari :

— Viens voir, viens voir, lui dit-elle, nous ne serons plus malheureux, ces enfants nous font notre bonheur, nous aurons de quoi manger et de quoi boire, nous n'aurons plus le souci d'aller à la pêche pour manger.

Alors la mère quand elle avait besoin d'argent, elle peignait les enfants et à chaque coup de peigne il leur tombait des louis d'or. Et ils devinrent bientôt riches, ils avaient tout ce qu'ils voulaient. Un jour, la mère dit à son petit, au sien :

— Tu sais, tes deux frères et ta sœur ne sont pas à nous; nous les avons trouvés sur la mer grande et depuis nous sommes heureux.

La mère racontait ça à son fils. Alors les enfants furent grands et ils allèrent à l'école. Un jour, en chemin, ils se disputaient. Et le fils des parents adoptifs il dit à la petite :

— Tu sais, vous n'êtes pas mes frères, papa vous a trouvés à la mer grande en pêchant.

Alors la petite, un jour qu'ils étaient seuls, elle dit à ses frères :

— Vous savez, on a été trouvés à la mer grande !

Ça se répétait très souvent : chaque fois qu'ils se disputaient, le petit leur disait ça et la petite ça l'avait vexée. Elle dit à ses frères :

— Dans quelque temps nous partirons, puisque nous ne sommes pas d'ici; nous avons l'argent nécessaire; ils ont plus besoin de nous.

La petite le comprenait. Pour en avoir le cœur net, la petite l'a demandé à la femme du pêcheur. Et elle lui a répondu que c'était bien la vérité, mais qu'elle les aimait pareil. Seulement, le petit du pêcheur était devenu jaloux des autres frères, de ceux qui avaient été trouvés. Et un jour, en s'en allant à l'école, il dit à la petite :

— Si ça n'avait pas été mon père et ma mère, vous seriez noyés dans la mer grande !

Ça ne faisait pas plaisir à la petite.

Alors un jour ils sont partis. Ils marchent et puis quand ils ont faim ils ont acheté tout ce qu'ils voulaient : le casse-croûte. Et après, ils ont continué leur chemin. La petite a dit à ses frères :

— Nous marcherons jusqu'à ce que nous trouvions un endroit qui nous plaira pour nous faire construire une petite maisonnette pour nous trois.

Et après, quand ils ont marché quatre ou cinq jours, ils sont arrivés dans un petite village. Là ils ont vu un château.

— Mon Dieu ! que ça me plaît, dit la petite. Si nous faisons construire une petite maison en face le château du roi.

Les frères lui répondent :

— Sœur, nous ferons comme tu voudras, nous autres nous serons toujours contents.

Quand ils furent là, ils se firent construire une petite maison bien mignonne, bien jolie. Et quand elle fut finie la maison, un jour le roi passa devant la porte. Il était rentré de la guerre. Il y était resté onze ans, lui, le père. Il voit une petite fille de quatorze ans. Il lui demanda où ils avaient leur papa, leur maman. La petite fille lui a tout raconté comme ça s'était passé, qu'ils avaient été jetés à la mer grande dès leur naissance, qu'un pêcheur les avait recueillis chez lui et qu'ils étaient partis devenus grands.

Le roi écoutait ça et il regardait la petite. La petite avait au front la lune et le soleil. Et il s'est rappelé alors que sa femme quand elle était petite, au bois, lui avait dit ça. Le roi leur dit sans se faire connaître :

— Mademoiselle, je vous invite à venir dîner demain tous les trois, vous me ferez un grand plaisir.

Au retour de ses frères, elle leur raconta ce qui s'était passé. Ils lui ont répondu :

— Eh bien, nous irons.

Le roi, quand il rentra au château, la première chose qu'il dit à sa mère :

— Maman, tu feras un bon dîner que mes enfants demain viennent dîner.

Et la mère a répondu :

— Pour tes trois chiens, je n'ai pas besoin de faire plus que d'habitude.

— Que ce soit n'importe quoi tu feras un bon dîner.

Alors le roi sort en ville pour faire quelques petite emplettes; et du temps, la mère du roi s'en va chez la sorcière en lui disant :

— Qu'est-ce que nous pourrions faire pour empêcher les enfants du roi à dîner au château ? qu'il les a retrouvés.

Alors la sorcière lui a dit de ne pas s'en faire, qu'il n'iraient pas dîner, qu'elle s'en chargeait. Et dès que le roi fut parti en ville, la sorcière et la mère allèrent chez la petite en lui disant qu'elle avait une belle maison mais qu'il lui manquait quelque chose. Alors la petite demanda à la sorcière :

— Dites-moi, madame, ce qu'il y manque ?

— Si vous aviez *l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de toutes les Vérités*, vous seriez les plus heureux du monde.

— Madame, dites-moi, où faut-il aller les chercher ?

— Vous irez là-haut sur la montagne; vous verrez un grand rocher où il y a une source; vous prendrez une petite cruche et vous la remplirez d'eau; vous direz à la Pomme qui chante :

« Viens sur mon épaule droite », et vous direz à l'Oiseau : « Oiseau de toutes les Vérités, viens avec moi sur mon épaule gauche ». Vous emporterez tout ça à la maison. Vous mettrez l'eau dans le jardin, vous aurez un jet d'eau qu'il y en aura nulle part ailleurs de si beau; vous mettrez la pomme sur la cheminée, elle chantera nuit et jour sans se lasser; et l'Oiseau de toutes les Vérités vous le laisserez en liberté dans la maison, il vous dira toutes les vérités. Et vous serez les plus heureux du monde !

Quand les frères arrivent le soir pour souper, la petite raconte la visite des deux femmes qui lui avaient dit ça. Alors l'un des frères lui dit :

— Demain j'irai chercher tout ça, tu me feras le casse-croûte, je rapporterai la Pomme qui chante, l'Eau qui danse, et l'Oiseau de toutes les Vérités. Je serai ici au dîner. Ne vous inquiétez pas.

Alors le matin, l'aîné part et quand il fut loin il s'est assis pour casser la croûte. Il s'est retourné et il a vu un homme vieux, vieux, avec une grande barbe blanche. Il lui dit :

— Vous cassez la croûte, jeune homme ?

— Oui, monsieur, il lui dit.

— Vous voulez me donner de ce que vous mangez ?

— Oui, monsieur, il me reste tout ça, je vous le donne tout, mangez-le.

— Mon enfant, il lui dit, je vois que tu es dans la bonne foi; il y a des gens qui vous veulent du mal à toi et à toute ta famille. Fais bien attention à ce que je vais te dire, sinon tu seras changé en pierre noire et plus jamais il ne se parlera de toi. Puisque tu es venu pour chercher l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de toutes les Vérités, eh bien, viens; voilà une bague, tu toucheras cette roche, tu diras : « Eau qui danse, viens avec moi » et tu en rempliras cette petite cruche. Tu diras : « Pomme qui chante, viens avec moi sur mon épaule droite », et : « Oiseau de toutes les Vérités, viens avec moi sur mon épaule gauche ». Quand tu auras tout ça, tu entendras un grand bruit comme si toute la montagne descendait. Ne te retourne jamais avant que tu sois à ta maison, sans ça tu seras changé en pierre noire et jamais plus on n'entendra parler de toi.

Alors, quand le jeune homme avec les trois merveilles fut à moitié chemin, il entendit un grand bruit et tourna la tête. Il fut changé en pierre noire.

Son frère et sa sœur l'attendaient à la maison et jamais il n'arrivait. Le roi voyant qu'ils se retardaient alla voir ce qui se passait parce qu'il se méfiait de sa mère. La petite lui raconta ce qui s'était passé. Le roi lui dit :

— Je vous attends demain.

— Monsieur, je vous remercie bien, mais nous irons tous les trois ou aucun.

Alors la journée se passe. La nuit arrive, le frère n'arrive pas. Ils étaient dans la plus grande désolation. Le plus jeune dit :

-- Moi je vais à la rencontre de mon frère; ou nous revien-
drons tous les deux ou aucun.

La sœur fait le casse-croûte et le frère part le matin. Alors le roi va voir ce qui se passait. La petite lui dit que le second frère était parti et que le premier n'était pas rentré. Ou ils reviendraient tous les deux ou elle repartirait pour les rejoindre. Et que la maison serait en deuil jusqu'à ce que la sœur retrouve ses frères.

Le lendemain, à midi, elle avait préparé le dîner des deux frères. Le soir arrive, ils n'arrivent point. Elle a dit :

— Mes frères sont tous les deux morts et c'est toi qui en est la cause. S'ils ne sont pas là à la nuit, demain matin tu vas partir pour aller à leur rencontre.

Le second partit; quand il fut fatigué, il s'arrêta juste au même endroit que son frère pour casser la croûte; il n'en pouvait plus. Tout à coup il se retourne et il voit un homme très vieux à barbe blanche. Il lui dit :

— Mon garçon, ne voudrais-tu pas m'inviter, que j'ai bien faim ?

— Oh ! monsieur, avec grand plaisir. Voyez, je n'ai presque rien, mangez, emportez tout.

C'était le Bon Dieu, ça ! Il lui dit :

— Vous êtes de bonne foi, mes enfants. Hier ton frère était là; je l'avais bien averti qu'il y avait des gens qui vous voulaient du mal. Je lui avais donné de bons conseils, il ne les a pas suivis. Je veux vous faire pareil, et écoutez-moi bien, autrement vous serez changé en pierre noire et jamais plus on ne parlera de vous. Je vais vous donner à vous aussi une baguette, puisque vous êtes venu comme votre frère pour prendre de l'eau; vous ferez pareil. Quand vous arriverez au fond de la montagne, vous toucherez avec la baguette la roche et vous direz : « Eau qui danse, viens avec moi ». Voilà une petite cruche que je vous offre pour puiser de l'eau. Puis vous direz : « Pomme qui chante, viens sur mon épaule droite » et « Oiseau de toutes les Vérités, viens sur mon épaule gauche ». Quand tu auras tout ça, tu t'en reviendras droit à la maison; tu entendas une foule de gens qui crieront, pleureront, rieront; ils ont été comme toi. Tu les sauveras tous, ton frère est à la dernière porte. Alors, ne te retourne jamais jusqu'à ce que tu sois à ta maison. Autrement, tu seras changé en pierre noire.

Alors au retour, il avait tout accompli comme le lui avait dit le vieillard, croyant être sauvé, il se retourna pour voir si son frère y était, et il fut changé lui aussi en pierre noire.

La sœur a préparé le dîner. Et le roi allait de nouveau les chercher tous les trois pour dîner. Une heure se passa, deux heures se passèrent et ainsi de suite jusqu'à la tombée de la nuit et les frères n'étaient point arrivés. La sœur et le roi étaient dans la désolation. Elle dit au roi :

— Si dans la nuit mes frères ne sont pas arrivés, ne revenez point; à la première heure, je pars à leur rencontre et vous

surveillerez les volets de la maisonnette : s'ils sont ouverts, c'est que nous serons tous les trois arrivés; s'ils sont fermés, c'est que nous serons tous les trois morts.

Le roi ne cessa toute la nuit et toute la journée de surveiller la maison, car il avait hâte de les voir tous les trois.

Alors la petite, le matin, part avec son casse-croûte. Elle marcha, marcha très longtemps et quand elle fut fatiguée, elle se reposa au même endroit que ses frères pour casser la croûte. Seulement elle avait tellement le cœur serré qu'elle ne pouvait manger. Très fatiguée, elle se mit à pleurer. Elle pleura tellement fort, qu'un vieux lui apparut. C'était toujours le Bon Dieu.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant, vous êtes bien désolée ?

— Ah ! monsieur, si vous saviez comme je suis malheureuse !

— Qu'avez-vous donc, mon enfant ?

Alors, elle raconta l'histoire à ce monsieur qui était déjà au courant.

— Je sais tout, lui dit le bon vieux. Tes frères, à cette heure-ci ont passé avant toi. Ils étaient de bonne foi, comme toi mon enfant, mais ils ne m'ont point écouté. Maintenant, tu vas bien m'écouter. Si tu me promets de bien m'écouter, vous vous retrouverez tous, autrement il ne se parlera plus de votre famille.

Elle se mit à genoux en pleurant :

— Monsieur, je vous le promets, je vous le promets, je vous le promets !

— Eh bien, écoute mon enfant, voilà une baguette et une petite cruche. Quand tu seras au fond de cette montagne, tu verras un rocher, tu prendras la baguette et tu diras : « Eau qui danse, viens avec moi » ; « Pomme qui chante, viens sur mon épaule droite », et : « Oiseau de toutes les Vérités, viens sur mon épaule gauche ». Tu ne te retourneras pas jusqu'à ce que tu sois chez toi. Tu entendas une foule immense, des gens qui rieront, qui pleureront, qui chanteront et qui danseront tous, mais surtout ne te retourne pas jusqu'à ce que tu sois chez toi.

Elle n'a pas eu le temps de le remercier, que le Bon Dieu avait disparu dans un éclair. La petite continua son chemin et quand elle fut au fond de la montagne, elle toucha le rocher avec la baguette en disant :

— Eau qui danse, viens avec moi. Pomme qui chante, viens sur mon épaule droite. Oiseau de toutes les Vérités, viens sur mon épaule gauche.

Elle prit tout ça et l'oiseau n'arrêtait pas de chanter. Et une foule se mit à pleurer, à crier, à chanter, mais elle ne se retourna point. Elle arriva à sa maison. Elle ouvrit la porte et alla s'asseoir. Voilà qu'elle entend ses deux frères dans l'escalier. Alors tous s'embrassèrent, pleurèrent de joie. Elle dit :

— Je suis heureuse, je vous ai sauvés mes frères, et nous serons heureux.

C'était une heure de l'après-midi. La petite va droit à la fenêtre et ouvre les volets pour respirer le bon air. Le roi qui

y était depuis son départ, vit que ses enfants étaient arrivés et courut vite chez eux en leur disant :

— Mes enfants, vous allez venir tous les trois diner.

La jeune fille lui dit :

— Nous ne pouvons y aller maintenant, nous sommes trop fatigués, mais ce soir nous viendrons souper.

Alors le roi rentra chez lui et dit à sa mère de préparer un bon souper, que ses enfants viendraient souper ce soir. Elle lui répondit que pour ses trois chiens elle n'avait pas besoin de faire plus que d'habitude. Alors le roi lui dit :

— Que ce soient chiens, que ce soient chats, tu feras un bon souper !

Le roi prit son cheval et alla faire un petit tour en attendant l'heure du souper. Il n'a pas tourné le dos que la mère alla chez la sorcière en lui disant :

— Comment pourrait-on faire pour éviter que les enfants viennent souper à la maison ?

La sorcière répondit qu'elle ne pouvait empêcher l'Eau de danser, la Pomme de chanter et l'Oiseau de dire les vérités; de les recevoir, qu'on verrait bien ce qu'on aurait à faire. Alors la petite prit la petite cruche d'eau, il y eut un jet d'eau de toute beauté ! Elle posa ensuite la pomme sur la cheminée et de chanter ce qu'elle chantera : c'était une beauté ! Et l'Oiseau qui répétait toujours la vérité :

— Votre mère est enfermée et elle est toujours en vie.

Les enfants ne comprenaient pas. Enfin l'heure du souper arriva, la journée terminée. Le roi se rend chez ses enfants pour aller les prendre. Il les embrasse et leur dit :

— Vous prendrez l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de toutes les Vérités, vous prendrez tout avec vous.

Parce qu'il avait compris, le roi, qu'il y avait quelque chose là. Quand ils furent à table, rien ne manquait et la mère du roi avait invité la sorcière. Il plaça ses trois enfants de chaque côté de lui, les fils d'un côté, la petite de l'autre et lui au milieu. Le repas fut très copieux, rien ne manqua. Quand tout fut terminé, le roi dit à la petite :

— Dis à l'Eau qui danse de dire toutes ses vérités et elle reprendra sa liberté.

Alors l'Eau s'adressa au roi en lui disant :

— Sire ces trois enfants sont à toi, ils ont été enlevés à leur naissance par ta mère et jetés à la mer grande où un pêcheur les trouva et les éleva. C'est tout ce que j'ai à te dire.

Le roi dit alors :

— Eau qui danse, prends ta liberté, tu es libre ! Pomme qui chante, dis tes vérités et tu seras libre.

— Sire, tes enfants ont failli être perdus après tant de souffrances et de malheurs qu'ils ont endurés. Ce sont tes chers enfants; moi, je n'ai plus rien à dire.

Alors le roi lui dit :

— Pomme qui chante, reprends ta liberté, tu es libre !

Et la pomme s'envola.

— Oiseau de toutes les Vérités, dit le roi, dis toutes les vérités et tu seras libre.

— Roi, dit l'Oiseau, tes trois enfants sont à toi. Ta femme, qui est encore en vie, est cachée dans une cave du château où elle n'a plus vu le jour depuis la naissance de ses enfants.

Mais le roi, entendant ces paroles, il dit à l'Oiseau :

— Reprends ta liberté, tu es libre !

L'Oiseau s'en alla par la fenêtre et le roi d'un bond descendit avec ses enfants dans la cave pour aller retrouver sa femme. Et la mère du roi dit à la sorcière :

— Nous sommes toutes les deux perdues.

Mais le roi, ouvrant la cave, vit sa femme qu'elle ne tenait plus debout, l'embrassa, la mettant sur ses épaules pour la monter chez lui; mais la pauvre, en voyant le jour, tomba morte et il n'y eut plus rien à faire. Le roi eut un chagrin immense. Il envoya des messagers partout pour sonner les cloches et que tous les gens des villes et des villages viennent à l'enterrement de sa chère femme, car la mère du roi avait fait courir le bruit qu'elle était morte et enterrée.

Quand tout fut terminé, le roi fit faire un grand bûcher et que tout le monde des villes et des campagnes vienne voir brûler la sorcière et sa mère.

Et lui maintenant il vit heureux avec ses trois enfants.

C'est fini (3).

(Conté en octobre 1953 par Angèle Canal, 70 ans, cultivatrice, Saint-Paul-de-Jarrat).

(3) Voici comment débute une version du même conte, **Les trois Couturières**, obtenue auprès de Noëlie Tartiet, 51 ans, Langlade, commune de Saint-Paul-de-Jarrat : Il y avait une fois un roi qui avait trois couturières dans sa lingerie. Alors elles parlaient entre elles et le roi écoutait derrière la porte. L'une disait :

— Je voudrais épouser le roi rien que pour faire son lit.

— Moi, disait la deuxième, je voudrais épouser le roi rien que pour vider son vase de nuit.

— Moi, je voudrais être sa femme et j'aurais trois enfants qui porteraient la lune et le soleil sur le front.

Alors le roi entra. Elles ont été attrapées. Il dit :

— Quelle est cette jolie demoiselle qui voudrait m'épouser pour avoir trois enfants qui porteraient la lune et le soleil sur le front ?

La demoiselle a dit :

— C'est moi, sire.

Le roi lui a dit :

— Je vais vous épouser.

Et ils ont fait des noces magnifiques...

L'Ours castré (4)

Il y avait une fois un laboureur qui labourait son champ avec une paire de bœufs. Un ours arriva de la montagne et rendit visite au laboureur.

— Bonjour, compagnon, lui dit-il. Tu as une belle paire de bœufs et ils sont forts.

— Ah ! lui répondit le laboureur, je vais t'indiquer le secret de leur force : ils sont castrés.

— Ah ! répondit l'ours, si c'est là le secret de leur force, pourquoi ne le ferions-nous pas nous aussi ?

— Eh bien, si tu veux, lui répondit le laboureur. Reviens demain, car il y avait bien longtemps que j'avais envie de le faire moi aussi, et nous nous opéreront mutuellement.

Le soir, le laboureur rentre très inquiet chez lui. Le voyant ainsi, sa femme lui demande :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive que tu sois si inquiet ?

Le laboureur lui expliqua le pacte qu'il avait fait avec l'ours. Sa femme éclate de rire et lui dit :

— Que tu es donc nigaud, mon pauvre ami, demain je mettrai tes effets et ton costume et c'est moi qui irai labourer.

Ainsi fut fait et à l'heure convenue l'ours arriva.

— Alors, lui dit la femme du laboureur, tu arrives ? Mais moi, je n'ai pas eu la patience d'attendre ce matin, je l'ai fait hier soir.

— Est-ce que tu as souffert ? lui demanda l'ours.

— Non, répondit la femme du laboureur, pas du tout.

— Voyons, dit l'ours, montre-moi ta plaie. Vraiment, tu as dû souffrir parce que tu as une grande plaie. Il faut t'y mettre de la terre fraîche. Eh bien, puisqu'on ne souffre pas, tu vas me faire l'opération.

Alors la femme du laboureur opéra l'ours qui partit dans la montagne avec un rugissement terrible.

(Conté en octobre 1953 par Jean Maurette, 51 ans, cultivateur, Las Quères, commune de Rimont, canton de St-Girons).

(4) Aa.-Th. T. 1133.

Père Chicot ⁽⁵⁾

Il y avait une fois un ancien soldat qui fréquentait toujours la caserne. Comme il était vieux, il aimait à chiquer et il ramassait tous les bouts de cigarette qu'il pouvait trouver. On l'appelait Père Chicot.

— Per' Chicot ! Per' Chicot !

Un jour le roi et sa fille sont partis à la chasse. Arrivés à l'entrée du bois, le père prend une direction et la fille une autre. Ils devaient se rejoindre pour rentrer. Mais la fille n'est pas rentrée; elle était habillée en homme pour chasser; et elle s'est perdue dans le bois. Alors le père est rentré à la maison et ne trouvant pas sa fille, ils ont été très inquiets avec sa femme toute la nuit. Ils ont décidé de trouver quelqu'un qui ne puisse pas la reconnaître pour aller à sa recherche. Ils ont désigné Père Chicot.

— Per' Chicot ! Per' Chicot !

Ils lui ont donné de la nourriture et il est parti. Il l'a cherchée longuement dans la forêt et le soir il l'a trouvée au pied d'un arbre qui pleurait. Père Chicot voulait lui donner à manger et elle n'en a pas voulu. Et alors Père Chicot a cru que c'était un jeune homme. Mais il était trop tard pour rentrer. Ils ont vu une lumière, loin; ils se sont dirigés vers cette lumière et ça a été une maison. Puis c'était une maison de voleurs; il y avait sept voleurs ! Alors la bonne femme les a bien accueillis, les a fait manger, les a fait coucher. Dans la nuit, quand les voleurs sont rentrés, la mère leur a dit qu'elle avait fait coucher deux hommes. Alors les voleurs voulaient aller les tuer; ils avaient mis une échelle contre le mur pour pouvoir passer par la fenêtre. Ils devaient monter l'un après l'autre et si les soldats dormaient ils devaient se faire signe l'un à l'autre pour être ensemble à faire le coup.

Alors, la jeune fille, qui ne dormait pas, elle voyait les têtes qui sortaient et elle appelait :

— Per' Chicot ! Per' Chicot !

Alors lui, à la troisième fois, il a attrapé la fille et il a voulu la mettre à sa place. En la faisant passer comme ça, elle lui a touché la figure avec ses seins. Alors il lui a dit :

— Fais attention avec tes fesses de ne pas me toucher la figure !

Après, Père Chicot il était réveillé. Il a vu les têtes aussi. Et

(5) Aa.-Th. T. 952. Cf. une version de cette nouvelle dans Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, II, 29, n° XXXIII, *La Maison de la Forêt*.

il est allé écouter derrière la fenêtre; il a entendu qu'ils disaient :

— Nous monterons l'un après l'autre et nous ferons le coup tous ensemble.

Alors il s'est caché et le premier qui est entré il lui a coupé la tête. Et puis il en a fait une pile. Il les a tous décapités. Après ils ne pouvaient plus dormir, ils sont descendus en bas. La mère des voleurs était inquiète; d'habitude ils rentraient de plus bonne heure. Père Chicot, il a dit à la vieille de leur servir à déjeuner et de leur donner les clefs. Dans la première chambre, ils ont trouvé deux jeunes filles. Alors Père Chicot a dit à la fille du roi :

— Toi, fais la cour à celle-ci et moi à celle-là !

Puis, dans l'autre chambre, il y avait des parcs pour l'argent. les pièces d'or. Père Chicot s'en est rempli la musette. Quand il disait à la fille :

— Mais prends-en de l'argent !

Elle prenait des pièces de vingt sous, presque rien. Elle faisait voir qu'elle en prenait quelques-unes. Après ils sont partis. Ils ont dépassé beaucoup de villages. Et puis à force de marcher, Père Chicot avait soif. Quand ils ont été près du palais, Père Chicot est rentré boire dans un café; et pendant ce temps les autres sont partis, la fille du roi est rentrée chez son père. Puis Père Chicot ne l'a plus trouvée. Puis il est allé dire au roi qu'il avait trouvé le « soldat », mais qu'il l'avait perdu. Le roi lui a dit :

— Ça n'y fait rien, le soldat est rentré.

Alors quand il a été dire ça au roi, la fille était avec son père et sa mère. Et il lui semblait que ça lui disait quelque chose, cette fille ! Comme il l'a reconnue on a décidé de les marier et on lui a donné le grade de général. Quand il a eu l'uniforme, il ne s'en est même pas aperçu. Tous le saluaient :

— Bonjour, mon général.

Il est allé se reposer. Après on a désigné un des plus dégourdis pour aller le réveiller. Il n'a pas pu le réveiller. On en a envoyé un second, puis un troisième. Alors au troisième il lui dit :

— Tu vas voir, je vais te généraliser, toi !

Mais quand il est allé attraper le sabre, il a levé son bras et il a vu tous les galons sur son épaule. Alors il a compris qu'il était général; il n'a plus été en colère.

Acavatch ! (6).

(Conté en octobre 1953 par Marie Eichène, 78 ans, Bonac-sur-Lez).

Charles JOISTEN.

(6) Achevé.

LES LIVRES

Le Bourbonnais, par Augustin BERNARD et Camille GAGNON
(Collection *Provinces françaises*. Gallimard. Paris, 1954).

Ce troisième volume est établi sur le plan général de la collection : vie matérielle - vie sociale - vie spirituelle. Le chapitre 3 met au point la question des parlers et dialectes qui se partagent le Bourbonnais (influences d'oïl, influences d'oc). Le chapitre consacré à l'habitation, abondamment illustré par les soins du Musée des arts et traditions populaires, est riche, méthodique, et, sans doute, complet. De même, celui qui a trait à l'outillage agricole, aux métiers traditionnels et aux métiers disparus. On peut regretter que la partie purement folklorique de l'ouvrage soit un peu sacrifiée : 12 pages seulement pour les « âges de la vie » ; et que les pages consacrées aux « croyances » soient un peu décousues. Il eût été utile, en ce qui concerne la « médecine populaire », de ranger les recettes sous quelques rubriques précises correspondant à l'explication que les guérisseurs — et les malades — fournissent eux-mêmes de l'action de tel ou tel simple. La somme de documents accumulés est d'ailleurs impressionnante et témoigne de la science des deux auteurs. L'étude sur la *structure sociale*, qui termine l'ouvrage, est en tous points remarquable, ainsi que l'analyse du « Folklore des relations » et du « droit populaire ».

Boletín de la asociación Tucumana de Folklore. S. M. de Tucumán (República Argentina). Mars-Avril 1954. N^{os} 47-48.

Théorie et méthode du Folklore. Les comparaisons animales dans le parler populaire de Tucumán. La fête de la *señalada* dans la vallée de *Amaicha*, Tucumán; par Irène MUNIZ.

LA REVUE.

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant l'Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais, Carcassonne.

Le Gérant : M. NOGUÉ

LES IMPRIMERIES GABILLE - BARBASSONNE